

## HISTOIRE DE RICHARD LOYAUTÉ.

(Voir le Nos. 16 et 17.)

L'interrogatoire de Richard fut pris de telle sorte que le président semblait l'accusé, l'accusé le juge; l'entourage, le rôle qu'il jouait, l'attention qu'il excitait, l'intérêt dont il sentait voler les bouffées jusqu'à lui, les courants de haine qui sortaient des yeux de quelques-uns avaient donné à la parole de Richard une nerveuse conviction qui se trouvait rarement dans ses écrits. Les interruptions du tribunal firent luire des éclairs d'indignation et amenèrent dans sa bouche des phrases nettes, impératives, exaltées, qu'on n'avait plus entendues depuis la Convention. A cette heure, on pouvait prévoir dans le journaliste un de ces jeunes tribuns populaires dont les récits antiques nous ont laissé la mémoire. Jusqu'alors on n'avait vu dans Richard qu'un pamphlétaire d'un grand style; il se révéla grand orateur, non pas fougueux et tonnant à la manière de Daaton, non pas froid et impérieux comme Robespierre, mais une sorte de trait d'union entre Saint-Just et Barbaroux, un attermoiement entre la Montagne et la Gironde, une conciliation entre ces deux partis inconciliables.

Soubise suivait Richard des yeux et mimait pour ainsi dire ses paroles: l'émotion, le bonheur doublaient sa beauté. Les premiers regards de Richard ne la remuèrent pas plus profondément que ce spectacle joué devant des spectateurs enthousiastes, montés au diapason de l'acteur, en qui chaque parole trouvait un écho. De temps en temps, Soubise regardait les jurés qui se laissaient aller aux influences du public; madame de Pontlevoy n'avait pas besoin d'essayer de séduire chacun des jurés par un de ces coups d'œil de femme, chargés de pitié et de promesses, auxquels il est impossible de résister. En ce moment, sauf quelques membres du parquet, toute la salle était complice, et chacun était indigné des poursuites que le gouvernement avait exercé contre un homme si pur.

L'interrogatoire de Richard fut interrompu par des applaudissements auxquels il n'était plus temps d'apporter remède; le président, qui reçut le soir même une mercuriale sévère du ministre, trouvait ces applaudissements presque légitimes.

L'avocat se leva et justifia malheureusement les craintes de Mme de Pontlevoy. C'était une intelligence, mais amère, trahissante, froide, cruelle, insolente, dogmatique, hautaine, méprisante, excitant quelquefois l'admiration, la sympathie jamais. Cet avocat bilieux avait une grande réputation, mais il perdait toujours ses causes. Le parti républicain en fit son idole, à cause de ses principes sévères et accentués; il importait peu au parti que les accusés fussent acquittés; ce qu'il fallait, c'était à chaque plaidoirie la réhabilitation des hommes de la Convention, la déclaration des droits de l'homme commentée et la publicité de ces doctrines. Tirés à un million d'exemplaires, ces discours, répandus par toute la France, servaient la cause et non l'accusé.

Par ses relations, Richard ne pouvait échapper à cette défense dangereuse; sa réputation lui infligeait cette défense distinguée et malencontreuse. Si l'avocat n'eût insulté que le tribunal, il serait resté dans son rôle; mais sa bile s'attaquait à toutes les institutions qui touchent à la justice; il commit la faute d'envelopper les jurés dans la haine qu'il portait à la magistrature. Il allait au-devant de la condamnation, la bravait, l'appelait; dans cette hypothèse, il aiguillonnait les jurés, les perçait de flèches empoisonnées et semblait prendre plaisir à les retourner dans la plaie.

La physionomie de la salle changea tout à coup pendant le discours: au lieu de ce beau ciel attique que Richard avait entrevu, des nuages menaçants s'amoncelèrent; l'écrivain avait réconcilié les esprits avec la république, l'avocat fit entrevoir une figure vengeresse qui glaçait les esprits. Les victimes de la terreur blanche montraient leurs têtes sanglantes, les fantômes des généraux de l'empereur apparaissaient, la poitrine trépanée de balles royalistes, tous demandaient vengeance, et la voix de l'avocat prenait des accents cruels, menaçants, pour le jour où ses doctrines triompheraient.

Les républicains du prétoire applaudirent seuls; mais ce n'étaient plus les enthousiasmes partagés par toute la salle, aucune femme ne pouvait s'associer à la parole de l'avocat. Il eût fallu

les tricoteuses de Marat. Richard lui-même était sous le coup de cette plaidoirie à laquelle son cœur généreux ne pouvait s'associer, mais qu'il devait subir en soldat discipliné. Soubise était désespérée et osait à peine lever ses beaux yeux.

Le procureur-général profita de cet élan des esprits pour forcer encore les idées de l'avocat; il fit un tableau sombre et effrayant de la Révolution et n'eut pas de peine à démontrer aux jurés que, sous des phrases harmonieuses, par là d'autant plus dangereuses, les écrits de Richard entouraient de fleurs la hideuse machine de la guillotine. Un acquittement était une complicité tacite avec les agents du désordre; la guerre civile, la terreur, la dictature, les conspirations renaissaient, les honnêtes citoyens en étaient les premières victimes. La France avait prouvé qu'elle ne voulait plus subir de telles révolutions, péril des gens de bien, espoir de la lie du peuple.

Richard fut condamné à six mois de prison. Dans la salle des Pas-Perdus, l'avocat fut porté en triomphe.

Richard ayant déclaré qu'il voulait subir immédiatement sa condamnation:—Qu'importe, lui dit Soubise en se précipitant vers lui au moment où les gendarmes faisaient écouler la foule, je vous aime.

Ce mot fut une consolation pour Richard, pendant les premières heures où les formalités d'emprisonnement, l'aspect des murs noirs de la Conciergerie, le changement de vie encombrèrent l'esprit d'inquiétudes. Jusque-là, il avait à peine songé à une condamnation future; les tracasseries de son procès, les nombreuses démarches, les visites, les consolations des hommes de son parti, la position à prendre devant la cour d'assises, la préparation de ses réponses l'avaient occupé à tel point qu'il en avait oublié le dénuement: maintenant la privation de liberté lui apparaissait aussi nue que les murs de sa prison; il comprit alors ce mot de *liberté* qu'il n'avait jamais connu sans ceux d'*égalité* et de *fraternité*. Des prévenus de toute sorte, voleurs, faussaires, forçats en rupture de ban, emplissaient le préau de leurs cris et de leur argot; mais ce n'étaient pas là des égaux et des frères. De la croisée grillée du premier étage où Richard avait obtenu une chambre humide et noire qu'il payait fort cher, il cherchait à démêler sur ces figures vicieuses quelque trace de naïveté et d'honnêteté qu'il eût essayé de développer à son profit. C'était de l'égoïsme: Richard avait besoin d'un compagnon pour dire ses rêves, ses espérances, peut-être pour se faire admirer. Mais les plus grossiers instincts régnaient en maîtres sur ces figures à potence, et Richard, qui n'avait pas le don de l'observation et dont le regard aimait à s'arrêter sur les formes pures des antiques, était révolté de la laideur: à ses yeux, le beau n'avait pas besoin de repousser.

Ce fut plongé dans les tristes réflexions inspirées par la vue des prévenus se promenant dans le préau, que Richard jugea la rigueur de son triomphe, de ce triomphe si longtemps caressé, dont il n'avait pas prévu l'envers. Triste soirée pendant laquelle le condamné fit quatre cents fois le tour de sa petite cellule, en appelant à son souvenir l'image de Soubise qui rendait encore l'emprisonnement plus cruel.

Le lendemain, le grôlier apporta à Richard une lettre dont l'enveloppe était chargée de caractères maigres et chéris qu'il porta à ses lèvres; mais en même temps il pâlit, car le cachet de la lettre était rompu. Une seconde lui faisait oublier la prison, la rupture du cachet le rappelait à la triste réalité. Mais l'amour de Soubise, ses inquiétudes, son chagrin d'être séparée de celui qu'elle aimait, l'admiration qu'elle éprouva à l'audience, l'enthousiasme de tout Paris en lisant le journal du soir, les regrets qu'inspirait la détention du pamphlétaire, les manifestations qui se préparaient, les visites que chacun voulait rendre au condamné, lui firent regarder cet événement comme une épreuve au sortir de laquelle sa puissance serait doublée. Combien Soubise aimait Richard! Chaque ligne de sa lettre en témoignait; elle ne vivait que pour un homme. Toutes ses actions se reportaient vers cet homme: elle partageait ses succès, elle y entraînait de moitié, et Richard buvait avec délices ces phrases rafraîchissantes pour son orgueil abattu; mais il lui resta un souci: une correspondance si intime et si directe devait être lue par un tiers, un indifférent, un employé. C'était enlever la pcussière brillante des ailes du papillon.

(A continuer.)